

ENTRE
LES
FEUILLES

« Les journalistes qui voyagent ont coutume de se dire entre eux :
“Si tu restes six semaines dans un pays, tu écriras facilement un livre. Si tu restes six mois, tu peïneras pour terminer quelques articles. Si tu restes six ans, tu te tairas...” ».

Annemarie Schwarzenbach, *National-Zeitung*, 1^{er} décembre 1939
(trad. N. Le Bris et D. L. Miermont).

Catherine Schaub confie avoir beaucoup écouté les mélopées du kamanchech d’Ali Ashgar Bahari, musicien iranien (né en 1905 et décédé en 1985) qui a consacré sa vie à ce délicat instrument millénaire à quatre cordes, fondement de la musique traditionnelle d’Iran et d’Azerbaïdjan, au velours unique, à la douceur sans fin, et d’où une note suffit pour que le vent du désert, et toute son étendue, vienne au corps. Elle évoque les ouvrages qui accompagnent son travail, nous en choisissons deux, auprès desquels nous ajoutons une voix, celle d’Annemarie Schwarzenbach, compagne de route vers la Perse d’Ella Maillart en 1939-1940 et dont la puissance de la langue reste à (re)découvrir. Elle ajoute alors le paysage d’un regard. Celui de Wim Wenders, « pour cet horizon désiré sans jamais être atteint », et la Vie, toute la Vie surgit, non pas celle saisie par sa pellicule mais celle rencontrée, restituée pleinement, tendue vers nous afin qu’à notre tour, face à son mystère, nous décillions les yeux. Faisant cela nous ne dévoilons de loin pas l’entièreté du bagage de Catherine Schaub qui accompagna son travail de mise en scène, mais nous en découvrons un peu de sa richesse. Le reste se déploie, en filigrane, sur la scène...

ELLA MAILLART, LA VOIE CRUELLE, PAYOT, 2004, PP. 307-308

« Les falaises dépassées, nous vîmes enfin Bamiyan [Afghanistan] dans son entier – quelques kilomètres de champs paisibles abrités des vents du nord par l’Hindou Kouch. [...] De l’autre côté de l’eau, deux parois de falaises se rencontraient à angle droit, cannelées, érodées et dentelées en forme de châteaux fabuleux. Elles déployaient des couleurs si vives – pourpre, gris, orange – que l’œil y retournait sans cesse pour s’assurer qu’il avait bien vu. Sous les flèches du soleil couchant, ces parois devinrent une vision veloutée, une flamboyance provenant d’un monde de légende. La délicatesse du gazon, la limpide irradiation de l’air, la pénétrante paix de cette riche vallée, tout nous imprégnait d’une intense volupté. Ne serait-ce que pour cet instant de plénitude, il valait la peine d’avoir parcouru tant de pays. »

**BAPTISTE MORIZOT, MANIÈRES D'ÊTRE VIVANT,
ACTES SUD COLL. BABEL, 2022, PP.171-172**

« Il existe une métaphore en biologie de la conservation, suivant laquelle la sixième extinction revient à brûler la bibliothèque de l'évolution. Chaque population ou espèce est alors considérée comme une mémoire génétique, un livre : l'ensemble des trésors de savoirs écologiques incorporés dans des organes, sédiments pendant des millions d'années. Les arts éthologiques immémoriaux que chaque espèce a mis en place pour inventer des solutions magnifiques au problème de vivre dans des environnements mouvants. Brûlés. Le secret de l'art de voler écrit et transmis dans chaque cellule d'oiseau, chaque papillon. Brûlé. Celui de respirer sanctuarisé dans chaque animal, celui de dévorer du soleil replié dans l'information génétique des chloroplastes, et celui de digérer la cellulose grâce à des bactéries hôtes chez des herbivores. Brûlés. Celui de synthétiser des opioïdes contre sa propre douleur, celui de penser, celui de s'attacher à des petits mammifères à ses proches, à des amis... Tous ces secrets encapsuler pour partie dans chaque cellule, sous forme génétique et épigénétique, en fumée.

Cette métaphore de la bibliothèque est juste, mais elle est insuffisante. La sixième extinction contemporaine ne revient pas seulement à brûler la bibliothèque de l'évolution, et tous les ouvrages du passé, elle revient à brûler avec eux les poètes. Les poètes à venir : c'est-à-dire la possibilité pour chaque forme de vie d'en produire d'autres aux aptitudes, aux arts vitaux, aux pouvoirs encore inconnus. On ne brûle pas seulement ce qui est arrivé, mais tout ce qui pourrait arriver. C'est ce qu'on appelle les potentiels évolutifs de chaque population d'êtres vivants, qui partent en fumée dans les fourneaux de la machine extractiviste et ressourciste que constitue l'économie politique des pays dominants. Leur aveuglement au vivant non humain. »

ANNEMARIE SCHWARZENBACH, OÙ EST LA TERRE DES PROMESSES ?, AVEC ELLA MAILLART EN AFGHANISTAN, PETITE BIBLIO PAYOT VOYAGEURS, TRAD. N. LE BRIS ET D.L. MIERMONT, 2019

« On nous avait parlé des route des Balkans, et rien ne serait plus facile, plus agréable que d'écrire un chapitre à ce sujet, maintenant que notre Ford a triomphé de toutes les difficultés et que, bien arrimée sur le pont du vapeur turc Ankara, elle longe la côte de l'Anatolie.

Sur notre carte était tracée une "route internationale" qui allait de Trieste à Belgrade via Zagreb, puis de Belgrade à Sofia, et de Sofia tout droit jusqu'à Istanbul. Certes, elle existe cette route. [...] Mais à l'endroit des chantiers il n'y avait plus de route, nous devions rouler en plein champ. En Bulgarie, on nous envoya sur un sentier muletier à travers une vallée encaissée d'une fantastique beauté ; la Ford se montra aussi patiente qu'un mulet. [...]

Le premier soir nous avons utilisé notre dernière pièce de monnaie suisse pour acheter au Simplon-Village un pain de seigle tout rond ; dans sa croûte sombre étaient gravés des dessins : un scorpion, des signes du zodiaque, des lettres de l'alphabet. Nous avons entamé ce pain suisse dans le Piémont, pour notre petit déjeuner, et nous l'avons mangé devant notre tente couverte de rosée, tandis qu'autour de nous les paysans italiens allaient au travail, leur faux sur l'épaule ; et c'est en Bulgarie que nous l'avons terminé, peu avant la frontière turque, là où l'on trouve du blé, des roses et des fraises, du maïs et des tomates, mais pas de pain noir. »